



Réflexions sur le sens positif du « non » juif à Jésus

29/02/2016 | Jean Massonnet*

Préliminaires : par le Christ, les chrétiens reçoivent la lumière de la Torah

Justifier le sens positif du « non » juif à Jésus revient à dire que ce « non » fait partie du plan divin. C'est plus que tirer du bien à partir d'un mal. Donc, ne pas se centrer sur la passion : la condamnation de Jésus et son exécution sont historiquement un mal. Il faut se situer à un autre niveau pour apprécier la valeur positive du « non » juif. Le contexte de la séparation entre l'Église et Israël à l'époque de l'académie de Yavneh est mieux adapté.

La vocation d'Israël est de faire rayonner la Torah dans le monde et d'être, en fin de compte, le médiateur de la Rédemption. Le rayonnement de la Torah est une réalité, ou au moins une possibilité, actuelle. Nous pouvons reconnaître que cela devient (ou devrait devenir) particulièrement vrai grâce au témoignage des chrétiens. Des Juifs ont reconnu et reconnaissent cela. Les chrétiens devraient en avoir conscience. Le Christ leur apporte la lumière de la Torah, la révélation du Dieu Un.

Cette lumière se répand dans le cours de l'histoire. Elle a une source : la Torah donnée à Israël au Sinaï. Chrétiens, nous reconnaissons dans le Christ la pleine expression de cette Torah réalisée dans son humanité, et, par rayonnement, dans notre humanité. Le Christ offre aux non-juifs tout ce qu'ils peuvent recevoir de la Torah, et c'est beaucoup. Cela implique le sens de la Parole de Dieu, de la recherche, du débat qui en découle nécessairement, pour tout dire, l'entrée dans l'alliance.

Notre relation au Christ, spirituelle, et d'une certaine manière charnelle, ne supprime pas notre relation à Israël, spirituelle et aussi, d'une certaine manière, charnelle. Nous savons que la Torah est une vie. Nous le découvrons dans la compréhension qu'Israël a de sa relation à cette Torah, au point qu'il nourrit l'idéal de devenir une Torah vivante. Le maître qui enseigne est vu dans cette lumière, mais aussi le dernier des Juifs a vocation d'exprimer la Torah par tout ce qu'il est. « S'ils ne sont pas prophètes, ils sont fils de prophètes, laissez-les trouver la solution », dit Hillel à des interlocuteurs dans l'impasse sur la manière concrète d'appliquer la Torah dans un cas particulier. Lorsque l'âme d'un Juif le quitte, on est tenu de déchirer son vêtement, comme lorsqu'un rouleau de la Torah est brûlé. La Torah vient du ciel, mais elle n'y est plus : elle est confiée au peuple qui doit la faire fructifier.

La rédemption, selon la perspective biblique et la pensée d'Israël, adviendra lorsque la lumière de la Torah illuminera le monde. Alors les nations monteront à Jérusalem, source de ce rayonnement (Isaïe 2,2-4 ; 60). Israël sera au centre, et la Torah brillera par lui, comme l'illustre ce midrash sur Isaïe 60,1 (*Pesiqta de Rav Kahana*, pisq. 21, § 4, p. 322), où « le Saint-Béni-Soit-Il dit à Israël : "Mes fils, puisque ma lumière est votre lumière, et que votre lumière est ma lumière, vous et moi, allons, et illuminons Sion" : *lève-toi, ma lumière, car est venue ta lumière* (Isaïe 60,1) ».

Le Christ, en sa personne, devance ce temps. Tout est accompli en lui, et à cause de cela, un rayonnement de la Torah peut s'étendre de lui à tous les non juifs qui acceptent de le recevoir. Ils entrent dans le temps de l'Esprit Saint, lumière qui leur permet de participer à la révélation

donnée à Israël. Ce n'est pas, cependant, la pleine manifestation qui ne pourra advenir que lorsqu'Israël atteindra le plein accomplissement de sa vocation. Saint Paul le reconnaît : « Si, en effet, leur mise à l'écart a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon le passage de la mort à la vie? » (Romains 11,15).

« Convertissez-vous, ... et qu'ainsi viennent des temps de réconfort de la part du Seigneur »

Que ce serait-il passé si les Juifs dans leur ensemble avaient dit « Oui » ? La question peut paraître oiseuse, mais elle se pose dès que l'on s'interroge sur le « Non ».

Elle est posée et il y est répondu dans le deuxième discours de Pierre : « Convertissez-vous donc et revenez à Dieu, afin que vos péchés soient effacés, et qu'ainsi viennent des temps de réconfort de la part du Seigneur, et qu'il envoie le Messie qui vous est destiné, Jésus, que le ciel doit accueillir jusqu'aux temps où sera restauré tout ce dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois » (Actes 3,19-21). Les temps de la « restauration (*apokatastasis*) de toutes choses » font écho à la demande des disciples dans le récit de l'ascension : « Est-ce en ce temps-ci que tu vas restaurer (verbe *apokathistemi*) la royauté pour Israël ? » (Actes 1,6). L'attente des premiers disciples était celle de la « restauration de toutes choses », de la rédemption visible, et cela était conditionné par la conversion de « tout Israël ». Si cela avait été le cas, il n'y aurait pas eu de temps de l'Esprit Saint, de temps de l'Église. La vision suggérée dans le deuxième discours de Pierre correspond au schéma biblique dont l'importance demande qu'il ne soit pas annulé : la venue de la rédemption est conditionnée par l'illumination d'Israël. Dans les premiers chapitres des *Actes*, Luc prend soin de rapporter la pensée de l'Église en ses débuts.

« Oui » d'Israël à Jésus et continuation de l'histoire

Une autre réponse à la question posée peut être envisagée dans deux directions.

Israël sans l'Église

Première possibilité : non seulement une (petite) partie des Juifs accepte le Christ, mais tous les Juifs. De nombreux non juifs « craignant Dieu », familiers de la synagogue, s'adjoignent à ce groupe, et la question de leur intégration se pose, avec le débat sur la circoncision. Contrairement à la décision prise à l'assemblée de Jérusalem (Actes 15), il est décidé que ces non juifs doivent être circoncis et par conséquent observer les 613 commandements : autant dire que la « porte de la foi » (Actes 14,27) leur est fermée. Israël, selon sa logique propre, et avec quelque païens convertis, attend la venue dans la gloire de son Messie, Jésus, venue qui manifestera la rédemption pleine et entière.

L'Église sans Israël

Une autre possibilité peut être envisagée. Elle s'est finalement produite avec le groupe des Juifs devenus chrétiens : ces derniers acceptent la relation avec les non juifs, partagent avec eux leurs repas, ne leur imposent pas la *halakhah* juive, qu'ils finissent par abandonner eux-mêmes avec le temps, car « il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs » (Galates 3,28), mais un seul peuple animé par le même Esprit qui crie dans le cœur de chacun « Abba, père ! » (Galates 4,6). Finalement, il n'y a plus d'Israël. Que deviennent alors les nombreuses promesses de fidélité de Dieu à son peuple ?

Dans le premier cas, il n'y a pas de chrétiens, pas d'Église qui vit le temps de l'Esprit, dans le deuxième, il n'y a plus de Juifs ! Ce n'est pas ce qui s'est passé : il y a l'Église et il y a le peuple juif ! Nous sommes tout simplement acculés à reconnaître dans cette dualité une expression du

dessein divin de salut pour l'humanité.

Permanence d'Israël en vue de la rédemption

Je propose une première appréciation du « non » juif, en relation avec la première possibilité que je viens d'évoquer dans le paragraphe précédent : la permanence du peuple juif comme tel, en tant que juif, est signe de l'inaccomplissement de la rédemption. La question était posée dans la déclaration de la Conférence Épiscopale Française de 1973 : « L'Église, qui se réclame du nom de Jésus-Christ et qui, par lui, se trouve liée depuis son origine et pour toujours au peuple juif perçoit dans l'existence séculaire et ininterrompue de ce peuple un signe qu'elle voudrait comprendre en toute vérité ».

Les auteurs de ce texte invitaient à un « nouveau regard » qu'ils voulaient partager avec les catholiques, et qu'ils proposaient plus largement à tous les chrétiens, en reconnaissant entre autres choses, que « la permanence, comme en vis-à-vis, d'Israël et de l'Église est le signe de l'inachèvement du dessein de Dieu ». Un passage de l'Épître aux *Hébreux*, souvent appelée comme appui pour disqualifier le judaïsme, y compris l'alliance du Sinaï, exprime cette même idée. Après avoir évoqué brièvement le culte du Temple, et tout particulièrement celui de Kippour, l'auteur écrit : « Le Saint Esprit montre ainsi que la voie du sanctuaire n'est pas encore manifestée tant que la première tente subsiste ; c'est une figure (*parabolè*) pour le temps présent » (Hébreux 9,8-9). La « première tente » est une allusion au Temple et à son culte, et plus largement à l'ensemble du culte juif encore actuel, un signe pour le « temps présent », le nôtre, pour lequel la « voie du sanctuaire », c'est-à-dire l'entrée dans le lieu de la Présence divine, n'est pas encore manifestée, visible. Cette voie existe pourtant, elle a été ouverte par Jésus, grand prêtre, qui a accompli pleinement le geste du grand prêtre juif qui pénétrait dans le Saint des Saints chaque année à Kippour. Une conséquence positive de cette permanence du peuple juif est qu'elle dissuade les chrétiens de céder à toute sorte de triomphalisme, qu'elle invite l'Église à ne pas se prendre pour le royaume de Dieu sur terre mais à poursuivre son chemin avec humilité, jusqu'au jour où la « voie du sanctuaire » sera manifestée.

Permanence d'Israël en relation à l'origine

Mais ce n'est pas tout. Il nous faut envisager cette permanence du peuple juif à un niveau plus profond, et pour cela en appeler à la vocation du peuple juif.

La Torah, vie pour le monde, est inséparable d'Israël

Selon Rachi, interprète reconnu de la tradition d'Israël, le monde a été créé pour la Torah et pour Israël, pour qu'Israël garde la Torah (Rachi sur Genèse 1,1). Une tradition (TB *Shabbath* 88 a) reconnaît que l'univers serait retourné au tohu-bohu primitif si Israël n'avait pas accepté la Torah. Le monde repose en effet sur elle (M' *Avôth* 1,2). La Torah, loin d'être une entité à part, est indissociablement unie à Israël, dont la vocation est d'en être l'expression vivante. De par son être même Israël autorise cette Torah à être efficiente dans le monde et à en assurer l'existence. Pour que le monde subsiste, il faut que le projet créateur de Dieu soit reçu par les humains auxquels il est destiné, et Israël et leur représentant.

Jésus est inséparable d'Israël

Pour nous chrétiens, Jésus accomplit en sa personne cette vocation d'Israël. Nous le reconnaissons donc comme Torah vivante, « Verbe devenu chair » (Jean 1,14). Mais accomplir ne

signifie pas abolir (Matthieu 5,17). Israël n'est pas dépossédé de sa vocation sous prétexte que le Christ l'accomplit. Il demeure celui qui la reçoit « à partir du Sinaï » où se produit cette communication de la transcendance divine à notre humanité.

Le Christ s'inscrit parmi les 600 000 qui reçoivent la Torah au Sinaï. Comme chrétiens, nous reconnaissons que la réception, en ce qui le concerne, est parfaite et s'étend au-delà même de ce que nous pouvons concevoir. La tradition chrétienne s'efforcera d'en expliciter le contenu dans les premiers siècles de son existence. Cependant, la Torah n'est pas destinée à un individu, mais à un peuple dont elle est indissociable. En conséquence, le Christ est inséparable d'Israël, il fait corps avec lui. Éliminer Israël revient à faire du Christ une sorte de divinité étrangère à notre humanité, voire une idole. Au Sinaï, Israël recevait, et continue à recevoir, le don d'une parole vivante. Le Christ se situe à la racine même de ce don : recevant la parole, il se reçoit lui-même, mais cela de façon indissociable des siens, si bien que découvrir ce qu'Israël vit de cette parole dans sa tradition revient pour nous, chrétiens, à recevoir le Christ. Historiquement, l'avènement du Christ n'aurait jamais pu advenir sans le développement de la tradition juive qui s'est ouverte à la conviction de la résurrection des morts et à l'idéal « d'incarner » la Torah.

Jésus est inséparable des chrétiens

Si le Christ est inséparable d'Israël, il l'est aussi des chrétiens, qui sont « le corps du Christ », une vérité abondamment soulignée dans le Nouveau Testament (Romains 12,5 ; 1 Corinthiens 6,15.19 ; 10,16-17 ; 11,27 ; 12,12-27 ; Éphésiens 1,23 ; 4,12). Dès le début de sa réflexion sur elle-même, l'Église a très vite compris qu'elle faisait corps avec le Christ. Ce faisant, elle le recevait comme un don, dans une ouverture à la transcendance divine qui s'origine au Sinaï. Son regard doit donc se diriger vers cet événement source, toujours actuel. Israël en demeure le témoin. Pour les chrétiens, se tourner vers la source de la vie, c'est boire au puits de la Torah creusé par les pères et que le Christ propose aux nations. La Samaritaine est invitée à s'abreuver à ce puits, « car le salut vient (*estin* "est") des Juifs » (Jean 4,22), s'origine en eux. Nier cela, c'est nier le Christ.

Pour boire à la source, il faut accepter de passer par le peuple juif

La solidarité du Christ avec son peuple est donc un fait incontournable. Nous avons noté qu'elle joue dans la perspective de l'accomplissement de la rédemption (Romains 11,15). Il faut aussi la saisir dans son origine. Israël demeure à jamais le témoin du don de la Torah. Les Chrétiens, en reconnaissant le Christ, doivent aussi reconnaître son peuple par qui le Christ leur advient. Ne pas reconnaître cette fonction permanente à Israël revient à nier le Christ, à en faire un être déconnecté du processus de révélation qui se déroule dans l'histoire. Israël demeure le sacrement du Dieu Autre, révélé aux chrétiens par Jésus Christ. Pour boire à la source, il faut accepter de passer par ce peuple. Cette dépendance est un immense bienfait pour l'Église œcuménique : elle lui interdit de mettre la main sur le Christ, d'en faire sa possession et de le transformer en idole. Elle reste au contraire dans une attitude d'humble dépendance qui lui ouvre la surabondance de la source divine.

Valeur positive du « non » juif à Jésus

Le « non » des Juifs à Jésus Christ leur permet de demeurer dans leur vocation spécifique, qui se déploie en direction de deux pôles : les origines et l'accomplissement. Nous pouvons donc recevoir ce « non » comme inclus dans le dessein divin ; ce ne peut donc être qu'un bien. Nous avons noté ce qui relève de l'accomplissement : la rédemption ne peut advenir qu'avec l'illumination d'Israël. Ce qui relève des origines est une réalité permanente : Israël demeure le témoin permanent de l'ouverture de notre monde à la source de sa vie. Il est aujourd'hui encore le passage obligé par lequel nous pouvons nous tourner vers la lumière. Lui-même est en dépendance (comme le Christ) de cet Autre infini, et il nous offre d'entrer dans cette même

dépendance vitale. Il se pourrait bien que les difficultés qu'éprouvent les chrétiens à reconnaître Israël aient leur cause profonde dans la difficulté qu'ils éprouvent à dépendre d'un autre pour aller à l'Autre. Il est plus commode, mais mortel, d'accaparer le Christ pour soi et de mettre ainsi la main sur la révélation. Les manifestations de l'antisémitisme devraient avoir là aussi leur source profonde, en-deçà des motifs divers, irrationnels et contradictoires, qui sont invoqués. Il est caractéristique que les régimes dictatoriaux entretiennent assez spontanément des relations rejet à l'égard des Juifs.

Conclusion : des ténèbres à la lumière

Faut-il faire appel au diable ? Les évangiles rapportent le premier exorcisme de Jésus : « Il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur; il s'écria : "Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es: le Saint de Dieu" » (Marc 1,23-24 ; Luc 4,33-34). Notre histoire récente a connu le sinistre avènement des ténèbres nazies. Ces hommes ont fait preuve d'un étonnant discernement en reconnaissant dans le peuple juif leur ennemi par excellence, la contestation vivante de leur idéologie de domination et de mort. Ils s'étaient assigné comme tâche la plus noble, comme but primordial, l'éradication du peuple juif en tant que peuple. Cela était la condition qui devait permettre l'avènement de la puissance absolue à laquelle ils aspiraient. Rauschnig mentionne ces mots de Hitler : « Il ne peut pas y avoir deux peuples élus »^[1]. Les nazis ne se faisaient pas trop de soucis au sujet du christianisme qu'ils détestaient. Ils savaient qu'en s'attaquant à la racine, ils feraient que l'arbre se dessèche. Le Père Dabosville a bien exprimé ce à quoi aurait abouti le « mystère d'iniquité » dans une allocution prononcée en 1975 à l'occasion du 30^e anniversaire de la libération du camp de Bergen-Belsen :

« À la vérité, nous survivons tous, juifs et chrétiens ici présents. Cela est physiquement vrai pour nos frères juifs. Cela est réellement vrai pour nous chrétiens, car c'est ici que nous avons failli perdre notre identité chrétienne. Le crime était de vouloir anéantir le peuple juif et d'avoir osé l'entreprendre. Si le mystère d'iniquité s'était accompli jusqu'au bout sur cette terre fertilisée par la croyance chrétienne, au nom du discours hypocrite qui osait en appeler à des valeurs chrétiennes perverses, la conscience chrétienne aurait été engloutie avec le peuple qui lui a donné naissance. La conscience chrétienne, non l'inconscience des chrétiens, car aucune conscience chrétienne ne peut subsister et se dire telle, si elle ne reconnaît pas son origine permanente et son enracinement éternel dans la conscience juive^[2]. »

L'anéantissement d'Israël aurait précipité le monde humain dans le tohu-bohu nazi, l'aurait couvert d'une chape de plomb interdisant tout contact avec la transcendance divine, source de vie.

Par son « non » à Jésus, Israël maintient sa vocation spécifique : il est médiateur de l'entrée de la parole divine dans la sphère du créé et condition de l'avènement de la rédemption, le tout inséparablement du Messie, qui, pour les chrétiens, est Jésus. La fin de non-recevoir qu'Israël adresse à Jésus est non seulement un bien, mais une nécessité. Lorsque tout sera accompli, le « non » prendra la forme d'un pur « oui » au dessein de Dieu, et alors sera inauguré un au-delà de l'histoire qui nous échappe.

Le schéma proposé par Franz Rosenzweig pourrait illustrer la positivité du non juif : un cœur de feu, l'étoile, symbolise Israël et les rayons représentent les chrétiens. Qu'advient-il si l'étoile s'éteignait ?

^[1] Hermann Rauschnig, *Hitler m'a dit. Avant-propos de Raoul Girardet* (« Pluriel », Paris, Hachette,^[1979] 2005), p. 321. Le témoignage de Rauschnig a

été vigoureusement mis en doute. Malgré tout, cet auteur est considéré par la majorité des historiens comme un témoin important de cette époque. Il est impressionnant de voir comment ce qu'il décrit de Hitler s'est sinistrement concrétisé par la suite.

[2] Pierre Dabosville, *Foi et Culture dans l'Église d'aujourd'hui* (Paris, Fayard-Mame, 1979), p. 485.

Source : site de l'Amitié Judéo-Chrétienne de Lyon et région [<http://www.ajcf-lyon.org/spip.php?article1353>].

Jean Massonnet, Président de l'Amitié Judéo-Chrétienne de Lyon et région, est prêtre du diocèse de Lyon et diplômé de l'Institut biblique pontifical de Rome. Il a enseigné au Séminaire interdiocésain Saint-Irénée de Lyon puis à la Faculté de théologie de cette même ville, où il a été directeur du Centre chrétien pour l'étude du judaïsme de 1990 à 2005. Il a publié *Aux sources du christianisme - La notion pharisienne de révélation* (« Le livre et le rouleau , n° 42 » ; Bruxelles, Lessius, 2013). Il est le lauréat du Prix 2016 de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France.